

Mon Everest.

Chaque membre de l'expédition de ce mois d'octobre 2018 s'est trouvé un Everest à franchir. En ce qui me concerne, mon Everest s'appelle ARANICO, définit par Wikipedia comme étant la voie de circulation qui relie l'Inde à la Chine et vice-versa, en roulant à gauche of course.

Sur la photo jointe, prise depuis la fenêtre de chez Arjun, on voit de quoi je parle. Le souci, c'est que cette Aranico Highway se traverse inmanquablement, quand on va de la Guest House au « local ». C'est là que je suis, le 4 octobre vers 16h, au pied de mon Everest. Mon « camp de base » où je n'aurai que quelques secondes pour m'acclimater, consiste en une bande de terre poussiéreuse de quelques mètres de large. L'Everest consiste à traverser la chaussée (15 mètres, avec la poussière les distances sont difficiles à évaluer) pour atteindre l'autre bande de terre, sous les yeux (amusés ?) d'Arjun posté à sa fenêtre, qui attend pour saluer notre arrivée. Pas de « passage piétons », pas de feu. Nous et...eux. C'est tout.



A ma droite (on roule donc à gauche) arrive un flot de moyens de transport très diversifiés : camions, voitures, vélos, motos, tous affichant les deux éléments essentiels des véhicules népalais, le klaxon et le frein.

Je sens que le groupe de 6 personnes dans lequel je figure va se décider à traverser quand il me revient en mémoire les explications de Didier sur le sujet.

J'amorce, sur ma poitrine, un signe judéo-chrétien oublié depuis longtemps, geste vite réprimé de peur de courroucer les divinités locales. Je me lance avec ma troupe, mon chapeau (de brousse) brandi très haut, et là, un miracle, ce sont les eaux de la mer Rouge qui s'ouvrent. Nous traversons comme dans un ralenti de film italien, l'adagio du concerto n°21 de Mozart dans les oreilles. En posant mon second pied sur l'autre rive je m'entends dire « on l'a fait » !

Le problème, c'est qu'il faut repasser dans l'autre sens au retour. Vers 18 h. A cette heure là, la mer Rouge, c'est autre chose. Et je confirme que c'est bien la route Chine - Inde. J'ai un milliard de véhicules à ma droite et un autre milliard à ma gauche. Même le sens emprunté par les véhicules n'est guère défini. Une « bande » centrale se crée dans laquelle des audacieux jouent des coudes. Pour corser cet Everest bis, c'est l'heure « entre chien et loup », au Népal on dit peut être « entre chien et chien », ces derniers venant se mêler à la circulation. Et c'est ce qui va nous sauver la vie (pour cette 2^e traversée je n'ai pas peur des mots !). En effet, au Népal, le chien est sacré, comme la vache, comme tous les animaux. On respecte et, donc, on ralentit. Une main prend la mienne (mamaaaaaan !) et je me retrouve de l'autre côté, non pas avec Mozart mais une musique qui ressemble à un mixage de Rock et de Wagner. Araniko mon amour. Les jours suivants se passeront. Je ne dis pas « mieux », non, mais ça passe. Le fatalisme népalais est contagieux. Et l'attention que porte à « l'autre » le conducteur népalais est certainement une explication à l'ouverture des eaux.

Jp Carabin